Gérard Pouchain

PROMENADES EN NORMANDIE

avec un guide nommé

Emile Zola

Préface de Gilles PERRAULT

Postface de Jean-Claude LE BLOND - ZOLA

ÉDITIONS CHARLES CORLET

1) *Émile Zola à 56 ans (collection Jean-Claude Le Blond-Zola).*

2) *Émile Zola à bicyclette [vers 1895] (collection Jean-Claude Le Blond-Zola).*

3) *« Deauville - La jetée », d'Eugène Boudin [vers 1888-1895] (cliché Galerie Schmit).*

PROMENADES EN NORMANDIE

L

188 ter

4° Z
11949

DU MÊME AUTEUR

Asnelles et son histoire, Imprimerie La Renaissance du Bessin, Bayeux, 1973.

Mon enfant entre en 6e, Livre de poche pratique Hachette nº 3960, 1974 (en collaboration avec André Vaysse).

Asnelles-la-Belle-Plage en cartes postales, Imprimerie Lebrun, Caen, 1979.

Promenades en Normandie avec un guide nommé Victor Hugo, Préface d'Alain Decaux, de l'Académie française, Éditions Charles Corlet, Condé-sur-Noireau, 1983 (Grand Prix français des Guides touristiques, Prix de la Fondation Victor Moritz).

La cathédrale de Bayeux, Éditions Charles Corlet, Condé-sur-Noireau, 1984.

Promenades en Normandie avec un guide nommé Guy de Maupassant, Préface de Catherine Tolstoï-Lanoux, Éditions Charles Corlet, Condé-sur-Noireau, 1985 (Prix Guy de Maupassant, 1986).

Promenades dans l'Archipel de la Manche avec un guide nommé Victor Hugo, Préfaces de Sir Frank Ereaut, Bailli de Jersey, et de Sir Charles Frossard, Bailli de Guernesey, Éditions Charles Corlet, Condé-sur-Noireau, 1985 (Grand Prix français des Guides touristiques, Prix Jacques de Lacretelle, de l'Académie française, Grand Prix des Écrivains Normands).

Chansons de Victor Hugo, Préface de Guy Béart, Éditions Charles Corlet, 1986.

Promenades en Bretagne et en Normandie avec un guide nommé Stendhal, Préface de Pierre Jakez Hélias, Éditions Charles Corlet, Condé-sur-Noireau, 1989.

Asnelles-sur-Mer, La Renaissance du Bessin, Bayeux, 1990 (au profit des bibliothèques des « Tourelles » et du Centre « Les Tamaris »).

Promenades en Normandie avec Maurice Leblanc et Arsène Lupin, Préface de Claude Leblanc, Éditions Charles Corlet, Condé-sur-Noireau, 1991 (Prix Arsène Lupin, Prix Gossier de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen).

Juliette Drouet, ou la dépaysée, Éditions Fayard, Paris, 1992 (en collaboration avec Robert Sabourin).

Participation à :

Caen terre normande (ouvrage collectif), Les Amis des Bibliothèques de Caen, 1984.
Maupassant et l'écriture, Actes du colloque de Fécamp, 21-22-23 mai 1993, Éditions Nathan, Paris, 1993.

En préparation :

Promenades en Normandie avec Honoré de Balzac (Éditions Charles Corlet).

© *Éditions Charles Corlet, 1993*
ISBN 2-85480-464-3

1675305

824

Gérard Pouchain

PROMENADES EN NORMANDIE

avec Émile Zola

Préface de Gilles Perrault

Postface de Jean-Claude Le Blond-Zola

Charles Corlet
EDITIONS
Z.I. Route de Vire
14110 Condé-sur-Noireau

DL-22011994-01016

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires numérotés de 1 à 50

à la mémoire d'Éric,
à Françoise et Luis,
affectueusement

« Nous avons ici des temps superbes, des tempêtes, des jours de grand soleil, des nuits de Naples, des mers phosphorescentes, le tout coup sur coup, brusquement. Jamais je n'ai vu un changement de décor plus varié. Par les temps gris, la mer est d'une immensité grandiose. Je commence à comprendre le pays que je trouvais d'une laideur abominable. »

Émile Zola à Paul Alexis
Saint-Aubin-sur-Mer, 13 août 1875

SOMMAIRE

Avant-Propos 11

Préface 15

Introduction 19

Carte 83

Itinéraires 87
La Normandie en chemin de fer 89
Les villes 111
Le littoral 131

Annexes 147
La Normandie et les arts 149
Peinture 149
Littérature 157
Musique 219

Revue de presse 222
Traditions 228

Postface 241

Repères biographiques 245

Arbre généalogique 256

La Normandie dans l'œuvre d'Émile Zola 257

Bibliographie 269

Index des noms de lieux normands 273

Crédit photographique 277

Table 279

AVANT-PROPOS

Que toute « l'équipe Zola » de l'Institut des Textes et Manuscrits Modernes trouve ici l'expression de ma vive gratitude pour la générosité de l'accueil qu'elle m'a réservé, notamment Madame Colette Becker, professeur à l'université de Paris X-Nanterre, Madame Danielle Coussot, Monsieur Jean-Claude Le Blond-Zola, Monsieur Jean-Pierre Leduc-Adine, maître de conférences à l'université de la Sorbonne nouvelle, Monsieur Henri Mitterand, professeur émérite à l'université de la Sorbonne nouvelle et professeur à l'université de Columbia, Madame Colette Morin-Laborde, Monsieur Alain Pagès, professeur à l'université de Reims.

J'associe à ces remerciements tous ceux qui ont facilité mes recherches et qui ont aimablement répondu à mes questions : Monsieur Éric Darragon, professeur à l'université de Tours, Madame Denise Coigny, Monsieur Jean-Michel Cattelain, Madame Andrée Crampe, Monsieur Gabriel Désert, professeur à l'université de Caen, Monsieur Pierre Letellier, maire de Saint-Aubin-sur-Mer, Mademoiselle Magali Thuillier, déléguée au tourisme, à Étretat, et la mairie de Grandcamp-les-Bains.

Ma reconnaissance va aussi aux conservateurs et bibliothécaires qui m'ont conseillé et guidé (Bibliothèque nationale, département des Périodiques, musée Carnavalet, musée d'Orsay, archives départementales du Calvados), et plus précisément à Madame Sylvie Barot, conservateur des archives municipales du Havre, à Mademoiselle Sylvette Lemagnen, conservateur de la bibliothèque municipale et de la Tapisserie de Bayeux, et à ses collaboratrices, à Madame Isabelle Pebay, conservateur des archives départementales de Seine-Maritime, et à Madame Brigitte Quignard, bibliothécaire à la bibliothèque municipale de Rouen.

Les illustrations doivent beaucoup à Monsieur Robert Schmit, directeur de la Galerie Schmit, à Messieurs André Jacq et Jean Warnier, collectionneurs de cartes postales, ainsi qu'au Service photographique de la bibliothèque municipale de Caen, au service Documentation de Drouot, à Monsieur Gilles Nadin et à l'équipe technique des Éditions Charles Corlet : qu'ils soient assurés de ma gratitude, de même que Messieurs Gilles Perrault et Jean-Claude Le Blond-Zola auxquels je suis redevable de la préface et de la postface qu'ils ont généreusement accepté de rédiger.

J'adresse enfin des remerciements tout particuliers à Pierre Touraine qui, fidèlement, a relu ces nouvelles promenades et m'a fait part de ses impressions, et à ma femme qui m'a patiemment assisté dans de nombreuses tâches.

Gérard Pouchain
« Asinellas »
Asnelles-sur-Mer, mars 1993

PRÉFACE

Émile Zola à 56 ans

Émile Zola

Entre Émile Zola et la Normandie, ce n'est pas vraiment le coup de foudre. Caen ? Une ville bête. Le paysage alentour ? Affreux, désert, gris (?), une laideur abominable. Par bonheur, la mer rachète la terre. Contemplation fascinée du spectacle toujours changeant qu'il découvre de sa fenêtre de Saint-Aubin, où il séjourne deux mois, le temps de voir alterner les calmes phosphorescences estivales et la houle formidable des marées d'équinoxe. Il retrouvera la mer normande, avec le même plaisir, au cours d'une longue villégiature à Grandcamp-les-Bains. Mais il n'est pas l'homme des descriptions minutieuses : « Je n'ai rien à dire — la mer, toujours la mer ! et c'est tout. » Les dépliants touristiques sont plus éloquents. Le Havre, Rouen, Cherbourg ? Des noms égrenés au fil de la plume, simples repères géographiques. Le pays ? Il le voit entre Paris et Le Havre « désert et farouche », d'une « désolation ravagée ». On croit rêver. Il ne parlerait pas autrement du Tibesti.

Dans ses précédents ouvrages, Gérard Pouchain nous avait confiés à des guides bienveillants — Victor Hugo, Guy de Maupassant, Maurice Leblanc... —, ouverts aux paysages et aux êtres, sachant reconnaître et saluer la beauté quand elle s'offrait à leurs pas. L'auteur se serait-il cette fois fourvoyé en nous livrant à ce mauvais coucheur de Zola ? C'est le contraire. Tous les livres de Gérard Pouchain sont intéressants : celui-ci est sans doute le plus passionnant. S'il nous en apprend peu sur la Normandie (mais le propos n'est pas de recruter dans la littérature des employés zélés de syndicats d'initiative), il nous éclaire infiniment sur le créateur Zola et son *modus operandi*. Car, contrairement à ce qu'une approche superficielle pourrait laisser croire, ce n'est pas un Zola aveugle aux choses et sourd aux êtres qui a voyagé en Normandie. L'extraordinaire érudition de Gérard Pouchain repère dans son œuvre une foule d'évocations normandes. Ce peut être un objet, ou un patronyme, un toponyme. Zola n'a pas « représenté » dans son œuvre la Normandie telle qu'en elle-même, mais il l'a en quelque sorte « digérée », nourrissant cette œuvre des mille et une notations engrangées au cours de ses voyages. Si sa vision du parcours vers Le Havre se révèle à ce point désolante qu'on pourrait croire à l'évocation de quelque impitoyable désert, c'est qu'il perçoit le paysage depuis la locomotive sur laquelle il a pris place pour le repérage de *La Bête humaine* — comme ferait un cinéaste d'aujourd'hui. L'histoire tragique qu'il porte en lui déteint sur le pays, le recompose et le remodèle, au nom de l'impérialisme sacré du créateur. La Normandie devra être « raccord », comme on dit au cinéma, avec le funeste destin des personnages du roman à naître.

Promenades en Normandie avec un guide nommé Zola ? Le titre est trompeur. C'est à un très fascinant et très éclairant voyage au cœur du processus créatif de l'écrivain qu'on nous convie, avec la Normandie pour guide.

On sait gré à Gérard Pouchain d'avoir publié les carnets de notes qui ont servi à la préparation de *La Bête humaine*. Leur intérêt ne le cède en rien à ceux qui ont précédé l'écriture de *Germinal*, dont on a beaucoup parlé ces temps-ci. Nous y voyons à l'ouvrage le plus scrupuleux des journalistes. Pages délectables aussi que celles consacrées à Flaubert,

et mémorable le récit de ses obsèques. Mais tout est ici précieux, rare, drôle, aussi vivant que possible. Gérard Pouchain nous débarbouille Zola et révèle, sous le masque solennel du « grand écrivain » consacré par la postérité, l'homme voué, dans le doute et les transes, à la construction d'une œuvre dont il ignore — et ses contemporains encore plus — qu'elle va traverser les siècles.

Gilles Perrault

INTRODUCTION

Émile Zola

A la demande de Piotr Boborykine, romancier et journaliste qui, le premier, lui a consacré un article en Russie, Émile Zola se présente ainsi : « Je suis né le 2 avril 1840 d'un père natif de Venise et d'une mère française, originaire de la Beauce — je suis né à Paris, en plein centre d'un des quartiers populaires. Mon père était ingénieur et il réalisa quelques grands travaux de canalisation dans la région d'Aix, près de Marseille, où il mourut en 1847. J'ai grandi en Provence de l'âge de trois ans jusqu'à l'âge de dix-huit ans et j'ai commencé mes études au collège de la ville d'Aix... »

C'est donc tout naturellement la Provence que chante dans ses premiers écrits l'ancien condisciple de Paul Cézanne au collège Mignet d'Aix.

Quand il rédige ses *Contes à Ninon*, Zola se tourne vers sa « pauvre terre desséchée [qui] flamboie au soleil, grise et nue, entre les prairies grasses de la Durance et les bois d'orangers du littoral », et qu'il « aime pour sa beauté âpre, ses roches désolées, ses thyms et ses lavandes ».

Et le compte rendu des *Contes à Ninon* paru dans la *Gazette des étrangers* confie que « M. Émile Zola a laissé son beau rêve dans les campagnes de la Provence qu'il a habitées pendant quinze ans ».

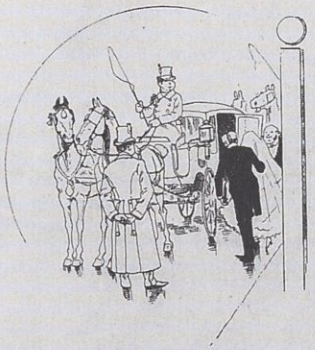
La nostalgie de la terre d'adoption se fait encore plus lyrique dans l'un de ses rares poèmes qui nous soient parvenus :

« Ô Provence, des pleurs s'échappent de mes yeux,
Quand vibre sur mon luth ton nom mélodieux.
Terre qu'un ciel d'azur et l'olivier d'Attique
Font sœur de l'Italie et de la Grèce antique ;
Plages que vient bercer le murmure des flots ;
Campagnes où le pin pleure sur les coteaux ;
Ô région d'amour, de parfum, de lumière,
Il me serait bien doux de t'appeler ma mère. »

Cependant, contre toute attente, c'est la Normandie, et non la Provence, que l'on rencontre le plus souvent dans son œuvre : simples allusions, dans un contexte qui n'a rien de normand — légende beauceronne du monstre qui mange « un voyageur rouennais » *(La Terre)*, « figure épaisse et large de paysan rusé », « Normand du Calvados », au beau milieu du monde de la Bourse *(L'Argent)*, ennuis de l'abbé Caffin, « Normand de Canteleu », révélés dans un village voisin des Garrigues *(La Faute de l'abbé Mouret)*, séjour breton préféré par un ancien marchand de grains à une villégiature « à Trouville, où il dépenserait un argent fou » *(Les Coquillages de M. Chabre)*... —, ou cadre même de l'histoire — le littoral voisin de Port-

Voyage circulaire

Par ÉMILE ZOLA



Il y a huit jours que Lucien Bérard et Hortense Larivière sont mariés. Madame veuve Larivière, la mère, tient, depuis trente ans, un commerce de bimbeloterie, rue de la Chaussée-d'Antin. C'est une femme sèche et pointue, de caractère despotique, qui n'a pu refuser sa fille à Lucien, le fils unique d'un quincaillier du quartier, mais qui entend surveiller de près le jeune ménage. Dans le contrat, elle a cédé la boutique de bimbeloterie à Hortense, tout en se réservant une chambre dans l'appartement; et, en réalité, c'est elle qui continue à diriger la maison, sous le prétexte de mettre les enfants au courant de la vente.

On est au mois d'août, la chaleur est intense, les affaires vont fort mal. Aussi Mme Larivière est-elle plus aigre que jamais. Elle ne tolère point que Lucien s'oublie une seule minute près d'Hortense. Ne les a-t-elle pas surpris, un matin, en train de s'embrasser dans la boutique! Et cela huit jours après la noce! Voilà qui est propre, et qui donne tout de suite une bonne renommée à une maison! Jamais elle n'a permis à M. Larivière de la toucher du bout des doigts dans la boutique. Il n'y pensait guère, d'ailleurs. Et c'était ainsi qu'ils avaient fondé leur établissement.

Lucien, n'osant encore se révolter, envoie des baisers à sa femme, quand sa belle-mère a le dos tourné. Un jour, pourtant, il se permet de rappeler que les familles, avant la noce, ont promis de leur payer un voyage, pour leur lune de miel. Mme Larivière pince ses lèvres minces.

— Eh bien! leur dit-elle, allez vous promener une après-midi au bois de Vincennes.

Les nouveaux mariés se regardent d'un air consterné. Hortense commence à trouver sa mère vraiment ridicule. C'est à peine si, la nuit, elle est seule avec son mari. Au moindre bruit, Mme Larivière vient, pieds nus, frapper à leur porte, pour leur demander s'ils ne sont pas malades. Et, lorsqu'ils lui répondent qu'ils se portent très bien, elle leur crie :

— Vous feriez mieux de dormir, alors... Demain, vous dormirez encore dans le comptoir.

Ce n'est plus tolérable. Lucien cite tous les boutiquiers du quartier qui se permettent de petits voyages, tandis que des parents ou des commis fidèles tiennent les magasins. Il y a le marchand de gants du coin de la rue La Fayette qui est à Dieppe, le coutelier de la rue Saint-Nicolas qui vient de partir pour Luchon, le bijoutier près du boulevard qui a emmené sa femme en Suisse. Maintenant, tous les gens à leur aise s'accordent un mois de villégiature.

— C'est la mort du commerce, monsieur, entendez-vous! crie Mme Larivière. Du temps de M. Larivière, nous allions à Vincennes une fois par an, le lundi de Pâques, et nous ne nous en portions pas plus mal... Voulez-vous que je vous dise une chose? eh bien! vous perdrez la maison, avec ces goûts de courir le monde. Oui, la maison est perdue.

— Pourtant, il était bien convenu que nous ferions un voyage, ose dire Hortense. Souviens-toi, maman, tu avais consenti.

— Peut-être, mais c'était avant la noce. Avant la noce, on dit comme ça toutes sortes de bêtises... Hein? Soyons sérieux, maintenant!

Lucien est sorti pour éviter une querelle. Il se sent une envie féroce d'étrangler sa belle-mère. Mais, quand il rentre, au bout de deux heures, il est tout changé, il parle d'une voix douce à Mme Larivière, avec un petit sourire dans le coin des lèvres.

Le soir, il demande à sa femme :

— Est-ce que tu connais la Normandie?

— Tu sais bien que non, répond Hortense. Je ne suis jamais allée qu'au bois de Vincennes.

Le lendemain, un coup de tonnerre éclate dans la boutique de bimbeloterie. Le père de Lucien, le père Bérard, comme on le nomme dans le quartier, où il est connu pour un bon vivant menant rondement les affaires, vient s'inviter à déjeuner. Au café, il s'écrie :

— J'apporte un cadeau à nos enfants.

Et il tire triomphalement deux tickets de chemin de fer.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demande la belle-mère d'une voix étranglée.

— Ça, ce sont deux places de première classe pour un voyage circulaire en Normandie... Hein? mes petits, un mois au grand air! Vous allez revenir frais comme des roses.

Mme Larivière est atterrée. Elle veut protester; mais, au fond, elle ne se soucie pas d'une querelle avec le père Bérard, qui a toujours le dernier mot. Ce qui achève de l'ahurir, c'est que le quincaillier parle de mener tout de suite les voyageurs à la gare. Il ne les lâchera que lorsqu'il les verra dans le wagon.

— C'est bien, déclare-t-elle avec une rage sourde, enlevez-moi ma fille. J'aime mieux ça, ils ne s'embrasseront plus dans la boutique, et je veillerai à l'honneur de la maison.

Enfin, les mariés sont à la gare Saint-Lazare, accompagnés du beau-père, qui leur a laissé le temps tout juste de jeter un peu de linge et quelques vêtements au fond d'une malle. Il leur pose sur les joues des baisers sonores, en leur recommandant de bien tout regarder, pour lui raconter ensuite ce qu'ils auront vu. Ça l'amusera.

Sur le quai du départ, Lucien et Hortense se hâtent le long du train, cherchant un compartiment vide. Ils ont l'heureuse chance d'en trouver un, ils s'y précipitent et s'arrangent déjà pour un tête-à-tête, lorsqu'ils ont la douleur de voir monter avec eux un monsieur à lunettes, qui, aussitôt assis, les regarde d'un air sévère. Le train s'ébranle; Hortense, désolée, tourne la tête et affecte de regarder le paysage : des larmes montent à ses yeux, elle ne voit pas seulement les arbres. Lucien cherche un moyen ingénieux de se débarrasser du vieux monsieur, et ne trouve que des expédients trop énergiques. Un moment, il espère que leur compagnon de route descendra à Mantes ou à Vernon. Vain espoir, le monsieur va jusqu'au Havre.

Alors, Lucien, exaspéré, se décide à prendre la main de sa femme. Après tout, ils sont mariés, ils peuvent bien avouer leur tendresse. Mais les regards du vieux monsieur deviennent de plus en plus sévères, et il est si évident qu'il désapprouve absolument cette marque d'affection, que la jeune femme, rougissante, retire sa main. Le reste du voyage se fait dans un silence gêné. Heureusement, on arrive à Rouen.

Lucien, en quittant Paris, a acheté un Guide. Ils descendent dans un hôtel recommandé, et ils sont aussitôt la proie des garçons. A la table d'hôte, c'est à peine s'ils osent échanger une parole devant tout ce monde qui les regarde. Enfin, ils se couchent de bonne heure; mais les cloisons sont si minces, que leurs voisins, à droite et à gauche, ne peuvent faire un mouvement sans qu'ils l'entendent. Alors, ils n'osent plus remuer, ni même tousser dans leur lit.

— Visitons la ville, dit Lucien, le matin en se levant, et partons vite pour le Havre.

Toute la journée, ils restent sur pieds. Ils vont voir la cathédrale où on leur montre la tour de Beurre, une tour qui a été construite avec un impôt dont le clergé avait frappé les beurres de la contrée. Ils visitent l'ancien palais des ducs de Normandie, les vieilles églises dont on a fait des greniers à fourrages, la place Jeanne-d'Arc, le Musée, jusqu'au cimetière Monumental. C'est comme un devoir qu'ils remplissent, ils ne se font pas grâce d'une maison historique. Hortense surtout s'ennuie à mourir, et elle est tellement lasse, qu'elle dort le lendemain en chemin de fer.

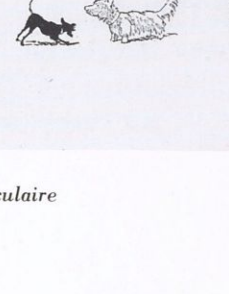
Au Havre, une autre contrariété les attend. Les lits de l'hôtel où ils descendent sont si étroits, qu'on les loge dans une chambre à deux lits. Hortense voit là une insulte et se met à pleurer. Il faut que Lucien la console, en lui jurant qu'ils ne resteront au Havre que le temps de voir la ville. Et leurs courses folles recommencent.

Et ils quittent le Havre, et ils s'arrêtent ainsi quelques jours dans chaque ville importante, marquée sur l'itinéraire. Ils visitent Honfleur, Pont-L'Évêque, Caen, Bayeux, Cherbourg, la tête pleine d'une débandade de rues et de monuments, confondant les églises, hébétés par cette succession rapide d'horizons qui ne les intéressent pas du tout. Nulle part ils n'ont encore trouvé un coin de paix et de bonheur, où ils pourraient s'embrasser loin des oreilles indiscrètes. Ils en sont venus à ne plus rien regarder, continuant strictement leur voyage ainsi qu'une corvée dont ils ne savent comment se débarrasser. Puisqu'ils sont partis, il faut bien qu'ils reviennent. Un soir, à Cherbourg, Lucien laisse échapper cette parole grave : — Je crois que je préfère ta mère. Le lendemain, ils partent pour Granville. Mais Lucien reste sombre et jette des regards farouches sur la campagne, dont les champs se déploient en éventail, aux deux côtés de la voie. Tout d'un coup, comme le train s'arrête à une petite station, dont le nom ne leur arrive même pas aux oreilles, un trou adorable de verdure perdu dans les arbres, Lucien s'écrie : — Descendons, ma chère, descendons vite! — Mais cette station n'est pas sur le Guide, dit Hortense stupéfaite. — Le Guide! le Guide! reprend-il, tu vas voir ce que je vais en faire, du Guide! Allons, vite, descends! — Mais nos bagages? — Je me moque bien de nos bagages!

Et Hortense descend, le train file et les laisse tous les deux dans le trou adorable de verdure. Ils se trouvent en pleine campagne, au sortir de la petite gare. Pas un bruit. Des oiseaux chantent dans les arbres, un clair ruisseau coule au fond d'un vallon. Le premier soin de Lucien est de lancer le Guide au beau milieu d'une mare. Enfin, c'est fini, ils sont libres!

A trois cents pas, il y a une auberge isolée, dont l'hôtesse leur donne une grande chambre blanchie à la chaux, d'une gaieté printanière. Les murs ont un mètre d'épaisseur. D'ailleurs, il n'y a pas un voyageur dans cette auberge, et, seules, les poules les regardent d'un air curieux. — Nos billets sont encore valables pour huit jours, dit Lucien; eh bien! nous passerons nos huit jours ici.

Quelle délicieuse semaine! Ils s'en vont dès le matin par les sentiers perdus, ils s'enfoncent dans un bois, sur la pente d'une colline, et là ils vivent leurs journées, cachés au fond des herbes qui abritent leurs jeunes amours. D'autres fois, ils suivent le ruisseau, Hortense court comme une écolière échappée; puis elle ôte ses bottines et prend des bains de pieds, tandis que Lucien lui fait pousser de petits cris, en lui posant de brusques baisers sur la nuque. Leur manque de linge, l'état de dénuement où ils se trouvent, les égaye beaucoup. Ils sont enchantés d'être ainsi abandonnés, dans un désert où personne ne les soupçonne. Il a fallu qu'Hortense empruntât du gros linge à l'aubergiste, des chemises de toile qui lui grattent la peau et qui la font rire. Leur chambre est si gaie! Ils s'y enferment dès huit heures lorsque la campagne noire et silencieuse ne les tente plus. Surtout, ils recommandent qu'on ne les réveille pas. Lucien descend parfois en pantoufles, remonte lui-même le déjeuner, des œufs et des côtelettes, sans permettre à personne d'entrer dans la chambre. Et ce sont des déjeuners exquis, mangés au bord du lit, et qui n'en finissent pas, grâce aux baisers plus nombreux que les bouchées de pain.



Le septième jour, ils restent surpris et désolés d'avoir vécu si vite. Et ils partent sans même vouloir connaître le nom du pays où ils se sont aimés. Au moins, ils auront eu un quartier de leur lune de miel. C'est à Paris seulement qu'ils rattrapent leurs bagages.

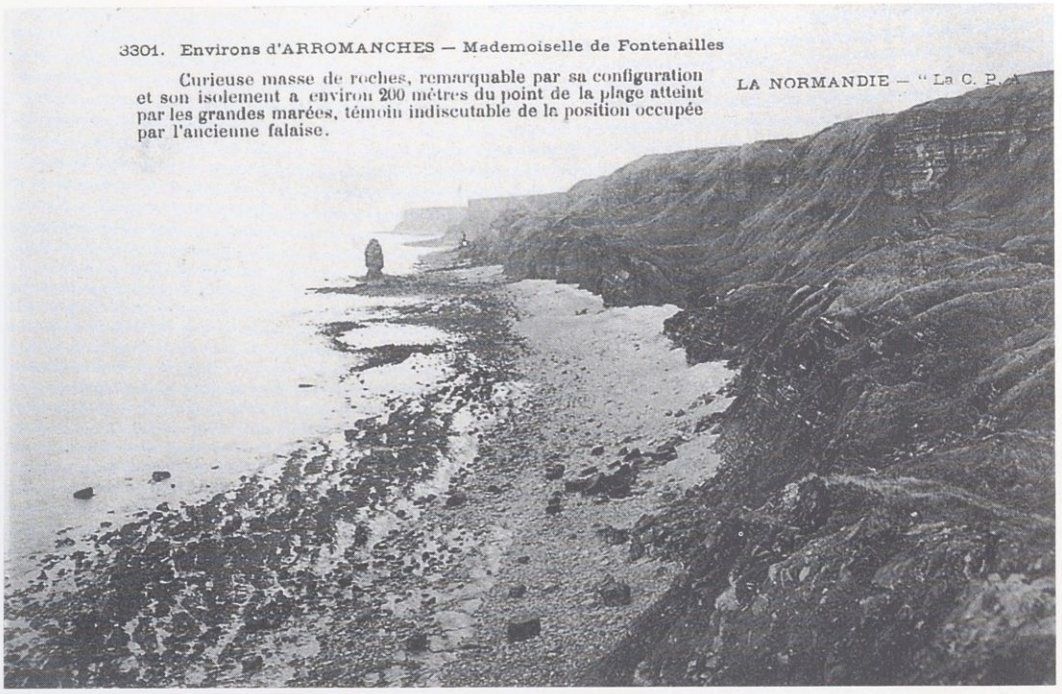
Quand le père Bérard les interroge, ils s'embrouillent. Ils ont vu la mer à Caen, et ils placent la tour de Beurre au Havre.

— Mais, que diable! s'écrie le quincaillier, vous ne me parlez pas de Cherbourg... Et l'arsenal?

— Oh! un tout petit arsenal, répond tranquillement Lucien. Ça manque d'arbres. Alors, Mme Larivière, toujours sévère, hausse les épaules en murmurant : — Si ça vaut la peine de voyager! Ils ne connaissent seulement pas les monuments... Allons, Hortense, assez de folies, mets-toi au comptoir.

Emile Zola

Voyage circulaire



Environs d'Arromanches-les-Bains : Mademoiselle de Fontenailles

en-Bessin et d'Arromanches *(La Joie de vivre)*, la ligne de chemin de fer Paris-Le Havre *(La Bête humaine)*, Luc-sur-Mer et les plages à la mode *(Les Bains de mer)*, Rouen, Le Havre, Honfleur, Pont-L'Évêque, Caen, Bayeux, Cherbourg *(Voyage circulaire)*...

Sans prétendre à l'exhaustivité, les lignes suivantes permettent sans doute de mieux mesurer cette récurrence de la Normandie sous la plume d'Émile Zola :

— des articles de journaux (faits divers, élections, publications...),

— une douzaine de contes et nouvelles *(Nouveaux Contes à Ninon, Le Capitaine Burle, Naïs Micoulin)*,

— seize romans de la série des *Rougon-Macquart* (sur vingt) et leur dossier préparatoire,

— deux autres romans *(Thérèse Raquin, Madeleine Férat)*,

— plusieurs œuvres critiques *(Mes Haines, Mon Salon, Les Romanciers naturalistes)*,

— une adaptation théâtrale *(Thérèse Raquin)*,

— sa correspondance, surtout liée aux séjours de Saint-Aubin-sur-Mer et de Grandcamp-les-Bains.

Avant 1866, nous n'avons relevé qu'une seule référence — des plus fugaces — à la Normandie : dès l'arrivée de l'été, certaines « belles malades » « se rendent en Allemagne, les autres en Normandie ou en Bretagne, demandant à la campagne ou à la mer les plaisirs et les bruits de Paris » *(Une malade)*.

En mai 1866 — il a vingt-six ans —, Zola découvre Bennecourt et ses plaisirs : l'auberge de « la mère Gigoux » fréquentée par une joyeuse bande d'amis, la Seine, le canotage et la

campagne déjà normande, à moins de cinq kilomètres du confluent avec l'Epte et du département de l'Eure.

Désormais, la Normandie va accompagner son œuvre.

*
* *

A cette date, il n'existe pas encore de pont enjambant la Seine, à Bonnières ; il est nécessaire d'emprunter un bac pour rejoindre Bennecourt, sur la rive droite du fleuve. Cet « Embarquement », où Watteau aurait cédé sa place à Cézanne et à d'autres peintres amis, est promesse d'un nouveau monde qui rompt totalement avec la campagne aixoise. Zola va y découvrir « les prés humides, les verdures noyées » *(A Ninon)*.

Ce paysage normand, souvent associé à « la joie de vivre », apparaît notamment dans *Le Vœu d'une Morte* dont le héros se rend « en Normandie, dans la propriété que M. Tellier possèd[e] sur le bord de la Seine ». Du « Mesnil-Rouge », « sur la pente douce d'un coteau » qui descend vers le fleuve, on découvre « des lacs de verdure » et la Seine « bordée d'arbres qui la cach[ent] à demi et qui coup[ent] les terres d'une longue coulée de feuillages ».

Deux ans plus tard, l'intrigue de *Madeleine Férat*, roman dédié à Édouard Manet, se déroule à une dizaine de kilomètres de Bennecourt, à Vétheuil, « située sur la lisière de la Normandie ». Comme Alexandrine (future Madame Zola) et Émile, Madeleine et Guillaume aiment marcher « pendant des heures, entre deux haies de pommiers, sans rencontrer âme qui vive, [...] heureux comme des maraudeurs qui auraient échappé à l'œil du garde-champêtre. Ces larges plaines normandes, grasses et monotones, leur semblaient être l'image de leurs tendresses tranquilles ; jamais ils ne se fatiguaient des mêmes horizons de prairies et de culture. »

Sans doute Zola songe-t-il à Bennecourt ou à Gloton — hameau voisin où il loue une maison, au bord de la Seine, en juin 1869 —, quand il évoque dans *La Cloche* (2 juin 1872) ce fiacre qui « certainement court en Normandie, dans le coin de verdure [qu'il] aime, près de ce coteau qui produit ce petit vin aigre dont le bouquet gratte si agréablement le gosier ».

Les souvenirs de ces parties de campagne se retrouveront :

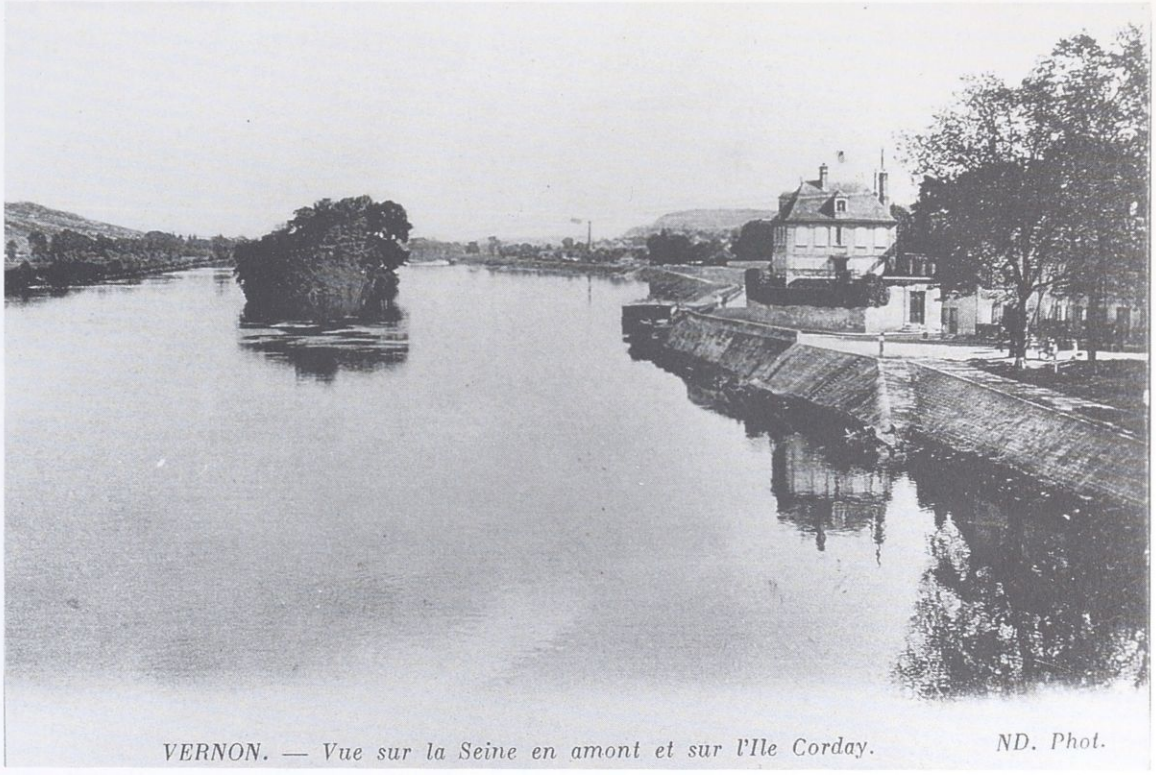
— dans *La Rivière* (1880), alors que Zola aura préféré Médan à Bennecourt (« je me rappelle le temps où nous partions en bande pour découvrir la Seine, à quelques lieues de Paris. [...]

J'avais choisi pour moi une chambre chez le maréchal-ferrant. J'ai toujours devant les yeux cette vaste pièce, avec son armoire de chêne colossale, ses murs blanchis à la chaux où étaient collées des images, sa cheminée de plâtre sur laquelle s'étalait tout un luxe de paysan, des fleurs en papier sous verre, des boîtes dorées, gagnées dans les foires, des coquillages rapportés du Havre. [...]

Notre aubergiste avait une barque, un peu lourde, construite au Havre, je crois, et qui pouvait contenir cinq ou six personnes. Elle devait être solide, pour résister aux terribles aventures qu'elle traversait »,

— et, plus encore, dans *L'Œuvre* (1886) : après son échec au Salon, le héros, Claude, aspire « à ce grand repos de la bonne nature » pour travailler « dans l'herbe jusqu'au cou », et c'est dans cette boucle de la Seine si chère à Zola qu'il se réfugie avec Christine : « ils partirent comme des fous, arrivèrent à la gare Saint-Lazare juste pour sauter dans un train du Havre. Lui, connaissait après Mantes un petit village, Bennecourt, où était une auberge d'artistes, qu'il avait envahie parfois avec des camarades ; et, sans s'inquiéter des deux heures de chemin de fer, il la conduisait déjeuner là, comme il l'aurait menée à Asnières. Elle s'égaya beaucoup

La Seine à Gloton



Vernon : la Seine et l'île Corday

de ce voyage qui n'en finissait plus. Tant mieux, si c'était au bout du monde ! Il leur semblait que le soir ne devait jamais venir.

A dix heures, ils descendirent à Bonnières ; ils prirent le bac, un vieux bac craquant et filant sur sa chaîne ; car Bennecourt se trouve de l'autre côté de la Seine. »

L'installation des deux amants dans une vieille maison, en face des coteaux de Jeufosse, s'accompagne d'abord de « voyages de trois lieues, jusqu'à Vernon, pour acheter des assiettes et des casseroles », puis de « flâneries sans fin, de grandes courses sur le plateau planté de pommiers, par des chemins herbus de campagne, [de] promenades le long de la Seine, au milieu des prés, jusqu'à La Roche-Guyon, [d']explorations plus lointaines, de véritables voyages de l'autre côté de l'eau ».

Au bout de quatre années, Claude et Christine auront épuisé tous les plaisirs du lieu. Zola profitera un peu plus longuement de Bennecourt et de Gloton. On doit peut-être à ces séjours l'une des notes rédigées en 1867-1868, en vue des *Rougon-Macquart* : « Hérédité dans une province (en Normandie, un normand). »

*
* *

En juillet 1874, Antoine Guillemet — élève de Corot, il a exposé deux ans auparavant une *Mer basse à Villerville* — renouvelle aux Zola son invitation de l'été précédent : pourquoi ne pas venir se reposer dans sa propriété de Villerville, près de Trouville ? ils pourraient en profiter pour rencontrer les Charpentier, en vacances à Dives-sur-Mer.

Villerville : le casino, les villas

Cabourg : la digue

Mais Zola doit décliner l'offre amicale : il est occupé par *Les Héritiers Rabourdin*, pièce qui vient d'être acceptée par un théâtre parisien. Le 23 juillet, il répond à Antoine Guillemet :

« Mon cher ami,

Ah bien ! oui, les bains de mer, j'en suis loin ! Je vous ai peut-être dit que j'avais une comédie à caser. [...]

Ma pièce est reçue, et le pis est qu'elle va entrer en répétition le mois prochain, pour passer dans la seconde quinzaine de septembre. Voilà qui me cloue à Paris. Ni Cabourg, ni Villerville, mon cher ami, mais les éternelles Batignolles.

Si je veux prendre un bain, je tirerai un seau d'eau à mon puits.

Enfin, comme je le dis toujours, nous verrons l'année prochaine. Il y a bientôt dix ans que nous devons passer un été au bord de la mer. »

On peut se demander si Zola aurait apprécié Villerville et les plages à la mode, lui qui goûtait la « solitude heureuse » de Gloton et qui écrivait dans une *Causerie* de juin 1868 : « Je dois confesser ma sauvagerie. [...] Quand je me sauve de Paris, il me faut un trou inconnu, quelque pays barbare dans lequel je suis certain de ne rencontrer que des paysans et des poules, plus de poules encore que de paysans. »

Quelques jours après son acquittement — on avait confondu le dossier d'« Alexis journaliste » avec celui d'un « Alexis journalier », « lieutenant dans les fameux Vengeurs de la Mort » —, Paul Alexis se rend à Rennes où il a l'intention de collaborer au *Journal d'Ille-et-Vilaine*. Une lettre qu'il écrit à Zola, le 18 mai 1875, témoigne, semble-t-il, de l'intention de ce dernier de séjourner quelque temps, à la belle saison, non en Normandie, mais en Bretagne : « Je n'accepterai jamais que pour 6 mois — une villégiature d'où je soutirerai une

Donville-les-Bains 79.
Elbeuf 233, 234, 263.
Étretat 65, 66, 68, 72, 74, 137, 243, 253, 261.
Eure 24, 53.
Évreux 66, 70, 79, 89, 118, 119, 227, 261, 263.
Fécamp 61, 66, 68, 74, 137, 143, 253, 261.
Gaillon 97, 98, 104, 107, 267.
Gommerville 72, 263.
Grandcamp-les-Bains 17, 23, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 74, 77, 79, 249.
Granville 102, 261.
Gréville 148.
Harfleur 98, 105, 267.
Hennequeville 68, 69.
Honfleur 23, 58, 66, 72, 76, 102, 253, 261.
Houlgate-Beuzeville 68, 69, 74, 137, 253, 254, 261.
Ingouville 94, 103, 120, 121.
Isigny 39.
Jeufosse 98.
La Bouille 192, 199.
L'Aigle 90.
Langrune 34, 138, 261.
Le Havre 17, 23, 24, 52, 53, 54, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 66, 67, 72, 74, 75, 76, 79, 81, 89, 90, 91, 93, 94, 95, 97, 98, 100, 101, 102, 105, 117, 119, 120, 121, 122, 124, 150, 151, 152, 222, 243, 253, 259, 260, 261, 263, 264.
Lessay 243.
Le Tréport 66, 74, 137, 261.
Lillebonne 267.
Lion-sur-Mer 30, 44, 139, 261.
Lisieux 88, 89, 222.
Lison 79, 80, 104.
Longues-sur-Mer 77, 78.
Luc-sur-Mer 23, 34, 36, 72, 74, 136, 137, 138, 139, 140, 232, 237, 261, 262.
Malaunay 57, 59, 60, 77, 90, 97, 98, 99, 100, 104, 106, 107.
Manche 30, 222.
Maromme 60, 99, 107, 267.
Montivilliers 90, 91, 120, 267.
Mont-Saint-Michel 28, 72, 222, 224, 260.
Motteville 79, 97, 98, 99, 105, 106, 267.
Neuilly-la-Forêt 39.
Normandie 17, 21, 23, 24, 27, 28, 38, 43, 46, 54, 59, 61, 65, 66, 71, 72, 74, 76, 78, 79, 81, 89, 100, 101, 122, 124, 152, 167, 177, 201, 213, 222, 223, 243, 257, 258, 259, 261, 263, 264.
Oissel 98, 107, 109, 262, 267.
Ouistreham 114.
Pavilly 99, 267.
Pont-Audemer 66, 117, 266, 267.
Pont-de-l'Arche 60, 98, 107, 108, 109, 267.
Pont-l'Évêque 23, 76, 79, 102, 236, 261.
Port-en-Bessin 21, 44, 45, 46, 51, 74, 76, 77, 81, 134, 140, 141, 264.
Quetteville 58.
Quinéville 38.
Régneville 222, 257.
Rouen 17, 23, 38, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 72, 76, 77, 78, 79, 89, 93, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 104, 105, 106, 107, 109, 116, 117, 122, 123, 124, 125, 157, 161, 165, 173, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 193, 219, 220, 222, 235, 236, 249, 253, 258, 260, 261, 263, 264, 265, 267.
Saint-Aubin-de-Scellon 54.

Saint-Aubin-sur-Mer 8, 17, 23, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 37, 42, 44, 46, 51, 68, 78, 139, 243, 247, 253, 261.
Saint-Laurent-sur-Mer 74, 135.
Saint-Lô 76, 79, 125, 126, 263, 264.
Saint-Marcouf (îles) 39.
Saint-Pierre-Canivet 79.
Saint-Romain 97, 105, 106, 267.
Saint-Sauveur-le-Vicomte 166.
Saint-Vaast-la-Hougue 38, 44.
Saint-Valery-en-Caux 99, 267.
Sainte-Adresse 94, 95, 119, 120, 267.
Sainte-Marthe 90, 267.
Seine-Inférieure 57.
Serquigny 66, 90, 267.
Sotteville 53, 60, 61, 89, 97, 98, 104, 107, 109, 267.
Thiberville 54.
Tourneville 94, 120.
Trouville 21, 26, 52, 60, 66, 67, 68, 69, 70, 74, 79, 88, 137, 140, 141, 142, 143, 145, 253, 259, 261, 262, 263, 267.
Valognes 79, 126, 127, 128, 230, 243, 263.
Vernon 25, 26, 79, 100, 128, 129, 184, 243, 258, 260, 261, 264, 267.
Veules-les-Roses 172.
Veys (baie des) 41.
Vierville-sur-Mer 44, 45, 46, 74, 77.
Villequier 169.
Villerville 26, 27, 28, 74, 137, 152, 153, 154, 155, 156, 261.
Yport 34, 66, 106.
Yvetot 79, 80, 97, 260, 267.